

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 491.—SAMEDI, 30 SEPTEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Tous les sombres esprits dont la demeure est l'onde
Sont éveillés soudains au milieu de la nuit.
Ils s'élancent, hurlant, vers la tempête immonde
En découvrant leurs fronts, où sinistrement luit
L'éclair toudroyant tout, et le tonnerre gronde ;
En déchirant le ciel, le cyclone gémit.

Les esprits de la mer livrent, ô folle rage,
Une guerre acharnée en cette nuit de paix
Et les vents déchainés, rencontrant le nuage—
Tels que des insensés en leurs désirs mauvais—
Dans leurs baisers impurs ils engendrent l'orage,
Et leur souffle puissant détruit tout à jamais.—J. G.

UN CYCLONE DESTRUCTEUR—(Voir l'article, page 256)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 SEPTEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Ente-Nour, par Léon Ledieu.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard.—Nécessité de défendre la vérité catholique, par L. V.—Carnet du "Monde Illustré," par J. St.-E.—L'église de Sainte-Julie de Somerset.—Une nuit d'été, par Paul Calmet.—Ma maison à moi, par Augustin Lellis.—Un cyclone destructeur, par Joseph Genest.—La femme, par Alphonse Karr.—A. M. Régis Roy, par Emmanuel.—Classiques et romantiques, par Octave Crémazie.—Poésie : Le goûter des enfants, par Clovis Hugues.—Nouvelle canadienne : Marie ou Fleurs des bois, par Ch. L.—Le serpent à sonnettes, par Edgar Troisraux.—Un conseil par semaine.—Variétés amusantes.—Carnet de la cuisinière.—Notes et faits.—Choses et autres.—Feuilletons.

GRAVURES.—Un cyclone destructeur.—Eglise de Sainte-Julie de Somerset.—La malade imaginaire.—Québec : Vue de la terrasse Dufferin et du nouvel hôtel du C. P. R.—Saint Hyacinthe : "Maison Blanche" où Sœur Caouette fonda la communauté du Précieux Sang.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



C'est toujours la même chose chez nous.

On parle d'un projet raisonnable qui a toutes les chances possibles de succès, on fait des discours, et quand il faut le mettre à exécution et que l'on fait un appel de fonds, il se passe exactement la même chose que nous voyons chaque jour dans la rue, alors que la foule est compacte autour de musiciens ambulants ; sitôt qu'on passe le chapeau, tout le monde se sauve, et c'est à croire que le pauvre violoniste et le malheureux harpiste ont joué dans le désert.

Le monument de Maisonneuve a été réclamé à grands cris, on promettait mer et monde au commencement ; il n'y avait qu'à demander de l'argent, il devait en pleuvoir comme la misère sur le pauvre monde, et puis, au bout de bien des mois, on vient nous annoncer qu'il est impossible de commencer le monument, faute de fonds.

Il faudrait encore une dizaine de mille dollars. Si j'étais riche, comme le sont plusieurs Canadiens, la somme serait vite entre les mains du trésorier ; mais, voilà la chose, ceux qui sont riches d'idées sont généralement pauvres d'écus.

Et ce serait le cas d'apporter une variante à un proverbe connu : "Si misère pouvait, si richesse voulait !"

* * La volonté, ce n'est pas ce qui manque à une certaine société trop connue, la Dominion Al-

liance, mais c'est la volonté, sinon de faire le mal, tout au moins de mal faire le bien.

Son but est d'empêcher les abus de vente de boissons, mais elle en arrive tout simplement à faire œuvre de sectaires, en poursuivant encore et toujours de sa vengeance de braves hôteliers, dont tout le tort a été de rafraîchir les Canadiens et leurs hôtes, le jour de la fête nationale.

Ce qu'ils font est légal, mais, à coup sûr, ce n'est ni intelligent ni bien convenable.

Les gens de la *Dominion Alliance* feraient preuve de beaucoup plus de sens moral s'ils savaient fermer les yeux quand cela est utile et les ouvrir quand il le faut.

* * Le monde est rempli de contrastes.

Pendant que la plupart des mortels craignent, comme toujours, des complications politiques qui pourraient mettre l'Europe en feu, d'un moment à l'autre, et que l'on déplore les malheurs qui en résulteraient, nombre de gens, très honnêtes dans la vie publique et privée, respectés et honorés, tréignent de joie à la nouvelle que deux boxeurs, Corbett et Mitchell, vont se battre, pour de l'argent.

Il est vrai que la somme est considérable, 40,000 dollars, qui ont été souscrits avec empressement.

Demandez à ces mêmes individus de se cotiser pour mettre au concours une œuvre littéraire, scientifique ou artistique, ils n'auront même pas l'air de vous comprendre.

—Mais, la boxe est un art, une science, diront-ils.

Parbleu, la guerre aussi, mais avec cette différence que la guerre est parfois nécessaire, tandis que la nécessité de se donner des coups de poing pour des dollars n'a jamais été démontrée.

Si encore ils pouvaient se tuer tous les deux !

* * Tout n'est pas rose dans le métier de maire.

Les premiers magistrats des cités de Montréal, de Québec, de la ville de Lévis, etc., ont eu maille à partir avec leurs administrés depuis quelque temps et cela n'est pas fait pour encourager ceux qui voudraient leur succéder.

Bien souvent, on pourrait éviter de rendre publiques ces discussions qui ne servent qu'à aigrir les caractères et ne font pas grand bien à la ville, mais dans les hôtels de ville comme dans les chapitres, la discorde s'introduit et le vent tourne au dehors en attendant qu'elle en soit sortie.

C'est un peu partout la même chose.

* * Déjà fini, l'été !

Déjà nos bois changent de couleur ; les feuilles rougissent, jaunissent, s'étiolent et vont tomber.

On va se plaindre, on commence déjà, après avoir murmuré pendant trois mois contre la chaleur, les mouches, le soleil trop brillant, le ciel trop bleu ; nous regrettons comme nous regretterons en décembre les jours d'automne, la chute des feuilles, comme nous regretterons en avril les froids secs, les belles nuits d'hiver, les plaisirs de la neige et de la glace.

Nous murmurons sans cesse, tout en espérant toujours.

Cette année, cependant, l'automne ne doit pas être trop mal accueilli ; les moissons ont été généralement bonnes, l'habitant recueille le fruit de son travail et remercie Dieu de ses bienfaits.

* * Je viens de lire, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs*, une anecdote qui mérite d'être citée, comme preuve de la reconnaissance d'un roi allemand.

"Louis Ier, roi de Bavière, naquit à Strassbourg, le 25 août 1786, où son père, le prince Maximilien de Deux-Ponts, à la solde de la France, commandait le régiment de Royal-Alsace. Louis XVI fut le parrain de l'enfant, et lui donna pour cadeau de baptême une charge de colonel, 12,000 de pension et un bouquet de diamants de 80,000 livres."

Mais ce ne furent pas les seuls cadeaux que reçut le jeune Louis.

On lit, en effet, dans *Strasbourg Illustré* :

"Maximilien, passant la revue de son régiment, quelques jours après la naissance de son fils, ne fut pas peu étonné de voir ses grenadiers dépouillés de leurs moustaches et de leurs barbes.

"Il s'informa en vertu de quel ordre ils avaient fait subir à leurs figures martiales cette métamorphose.

"Pour toute réponse, ses soldats lui présentèrent, en le priant de vouloir bien l'agréer, de leur part, et le placer dans le berceau de son premier né, un petit matelas, recouvert en velours et rembourré, en guise de crin, des dépouilles de leurs moustaches et de leurs barbes, dont ils avaient volontiers fait le sacrifice à cet effet."

Et l'auteur ajoute, avec beaucoup d'à-propos :

"Mais ce qu'on n'a pu comprendre, c'est que ce prince, qui naquit sur le sol français, qui eut pour parrain un roi de France, dont le père était colonel d'un régiment français, et qui ne compta au nombre des rois de l'Europe que parce que Napoléon érigea la Bavière en royaume, ait fini par éprouver pour notre pays une aversion si prononcée, qu'il défendit d'enseigner le français dans les écoles primaires de ses Etats."

Moi, pour ma part, je n'ai aucune peine à comprendre qu'un roi n'ait ni la mémoire du cœur ni le souvenir des liens de famille.

Voyez donc comment le roi d'Italie et son fils se conduisent envers la France.

* * Ce roi d'Italie, quel triste sire !

Il y a sept ou huit ans, quand le prince Jérôme, mort depuis, demanda à son beau-frère l'autorisation de faire entrer son plus jeune fils dans l'armée d'Italie, Humbert accorda la permission, mais en insistant sur un point : c'est que son neveu servirait non sous son propre nom, mais sous un nom italien quelconque.

Plus tard, il lui fit comprendre que sa présence gênait dans l'armée.

Le jeune homme s'en alla en Russie demander du service au Czar, qui l'accueillit parfaitement et lui permit de servir dans son armée sous son véritable nom de Napoléon Bonaparte.

* * La question de la réforme de l'orthographe, qui fait tant de bruit en France, n'est pas nouvelle.

De nombreuses tentatives semblables ont eu lieu et l'une des plus originales fut celle proposée, en 1829, par M. Marle, rédacteur du *Journal de la langue française*.

C'est à M. Marle que le spirituel académicien, Andrieux, adressa la lettre suivante, écrite en orthographe réformée :

"Monsieur,

"Il est d'un bon espri de désiré la réforme de l'ortografe fransèze aytuèle, de vouloir la randre qonforme, ôtan ce possible, à la prononsiasion ; il è d'un bon grammériin è même d'un bon citoiin de s'ocupé de sète réforme ; mèz il è difficile d'i réusir.

"Voltaire, aprè soixante et diz an de travò èt à pènz parvenu à nou fère èqrire *Français* qome *Paix*, è non pa qome *François* et *Poix*.

"On trouve anqor dès jan qi répuine à se chanjeman si rézonable è si simple ; lè routine son tenase ; le suqsé vou zen sera plu glorièu si vou l'obtené.

ANDRIEUX,

"Membre de l'Aqadèmi fransèze.

Le projet de M. Marle n'eut guère de succès et ses adversaires proposèrent même un pari de trois cents francs à quiconque prétendrait écrire sans faute, sous la dictée de M. Marle, vingt lignes de mots usuels.

Personne n'accepta ce défi.

* * C'est la France qui a, en ce moment, le député le plus fort du monde.

L'HOMME CANON—je ne me souviens plus de son nom—vient, en effet, d'être élu aux dernières élections générales.

L'Angleterre aurait besoin de quelques députés de cette force pour empêcher les scènes disgracieuses dont la Chambre des Communes est exposée à être témoin, comme cela a eu lieu il y a quelque temps.



NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVIII SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(Suite)



JEAN SEGRAIS.—Jean Regnaud de Segrais, né en 1624, à Caen, fut d'abord destiné comme cadet d'une famille noble, à l'état ecclésiastique, mais un seigneur de la cour de Louis XIV, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça comme secrétaire, chez *Mademoiselle*, fille de Gaston de Montpensier.

En 1671, il quitta sa maîtresse pour entrer chez Mme de la Fayette, une des femmes les plus spirituelles de son temps.

En 1672, l'Académie française le reçut dans son sein.

Quatre ans après, fatigué de Paris, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1701.

"*Mademoiselle*, dit Voltaire, l'appelait une manière de bel esprit." On a de cet auteur des *Poésies diverses*, un poème pastoral, *Athis*, qui, au dire des critiques, possèdent des beautés neuves et hardies, des *Nouvelles françaises*, des mélanges d'histoire et de littérature réunis sous le titre de *Segraisiana*, et surtout des *Eglogues*.

La douceur et la naïveté forment le caractère principal de ses écrits. Sa *Traduction des œuvres de Virgile* en vers français a obtenu, de son temps, beaucoup de vogue. On assure aussi qu'il aida puissamment Mme de la Fayette dans la composition du roman de *Zaïde*.

SENEÇAY.—Antoine Bauderon de Seneçay, ou Sénéce, naquit à Mâcon, en 1643.

On possède, sur cet écrivain, très peu de détails. Ses principales œuvres sont des *Epigrammes*, des *Nouvelles* en vers, des *Satires*, et un poème, les *Travaux d'Apollon*, que Rousseau jugea digne de grands éloges.

Seneçay était premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, et sa mort arriva en 1737.

"Cet auteur, dit Voltaire, était doué d'une imagination singulière. Son *Conte de Kaimac*, à quelques endroits près, est un ouvrage distingué. C'est un exemple qui apprend qu'on peut très bien conter d'une autre manière que LaFontaine."

LA FONTAINE.—Jean de LaFontaine, le bonhomme, comme l'appelait Molière, naquit à Châteauneuf, le 8 juillet 1621. A vingt ans, il entra chez les Oratoriens (1), mais son goût prononcé pour l'indépendance l'en fit sortir au bout d'un an.

Vers ce temps, son père le maria et lui procura de plus une position très avantageuse, mais LaFontaine, ennuyé de cette vie simple et pleine de dévouement, quitta bientôt femme et situation pour venir se fixer à Paris, sous la protection du ministre Fouquet.

A vingt-deux ans, notre fabuliste ne se croyait encore aucun talent pour la poésie : dans une réunion d'amis, il entendit pour la première fois la lecture d'une ode de Malherbe sur l'assassinat de Henri IV. Charmé et enthousiasmé, LaFontaine se jeta alors avec ardeur à la poésie, tout en étudiant consciencieusement les auteurs anciens.

En 1654, il fit une tragédie, *L'Eunuque*, qui n'eut

aucun succès ; en 1668, il commença à publier ses *Fables*, et en 1669, il composa pour Mme de la duchesse de Bouillon, sa protectrice, le roman de *Psyché*, et le poème d'*Adonis*.

Lorsque Fouquet tomba en disgrâce, LaFontaine, que la reconnaissance et le devoir attachait à cet homme célèbre que le malheur frappait si cruellement, fit pour le défendre cette élégie célèbre, *Les Nymphes de Vaux*, qui lui attira la colère et la haine de Colbert.

Pendant vingt ans, il vécut chez Mme de la Sablière ; celle-ci pour caractériser le fabuliste qui était la distraction même, disait, alors qu'elle avait renvoyé tous ses domestiques : "Je n'ai gardé que mes trois bêtes : mon chien, mon chat et LaFontaine."

Une autre fois, il rencontre dans un salon un jeune homme auquel tout le monde s'intéressait ; il demande le nom de ce personnage important : *C'est votre fils*, lui répondit-on. Pour s'adonner plus librement à ses réflexions, il ira s'asseoir au pied d'un arbre, et malgré la pluie qui le trempa jusqu'aux os, il y passera dix heures au moins.

A la mort de Mme de la Sablière, il fallait à LaFontaine trouver un autre gîte ; sortant de la maison de sa protectrice, il rencontre d'Hervart qui lui dit :

—Mon cher LaFontaine, je vous cherchais pour vous prier de venir demeurer chez moi.

—J'y allais, répondit simplement le fabuliste.

Le 2 mai 1684, il remplaça Colbert à l'Académie française.

Une maladie qui faillit l'emporter en 1692, le fit rentrer en lui-même, car jusque-là LaFontaine avait été plus qu'insouciant en religion ; il employa alors le restant de sa vie à traduire des *Hymnes*, et mourut, le 13 mars 1695, dans des sentiments très chrétiens.

On grava, sur son tombeau, cette curieuse épitaphe, composée par le fabuliste :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec son revenu ;
Tint les trésors : chose peu nécessaire,
Quand à son temps bien sut le dépenser.
Deux parts en fit, dont il voulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire !

Ses *Fables*, au dire des meilleurs critiques, ont surpassé celle d'Esopé et de tous les fabulistes anciens. La Fontaine n'y montre point une science profonde, une érudition étonnante, une connaissance étendue de la philosophie et de la politique, mais il possède au plus haut degré ce talent admirable de conter avec finesse et avec abandon les choses les plus simples.

Dans ses *Fables*, tout est plein de vie ; les bêtes, les arbres, les fleuves et les ruisseaux, les montagnes, le vent, les oiseaux, les astres, tout parle et agit sous la plume facile du grand fabuliste. Sa qualité dominante, c'est le naturel dans tout ; ses descriptions sont riches de poésie, ses expressions heureuses et justes. Mme de Sevigné a dit de lui : "Il peignit la nature et garda ses pinceaux."

Ses *Contes* sont immoraux, mais renferment cependant beaucoup de grâce et de charme.

"Le caractère de son style, dit Hello, c'est la franchise. La Fontaine croit à ses personnages et parle par leur bouche. Il se fait *l'apin* et *l'apin* de bonne foi ! voilà tout son secret."



NÉCESSITÉ DE DÉFENDRE LA VÉRITÉ CATHOLIQUE

Si nous voulons défendre la vérité catholique, il faut la défendre telle que le Pape l'enseigne, non telle que les Puissances du moment la voudraient. Peu importe que l'on mécontente un parti, ou un peuple, ou un siècle ! ni rois, ni peuple, ni siècle n'ont de concessions à lui demander. Elle est ce qu'elle est. Ceux qui la repoussent périront ; ceux qui la déguisent, l'outragent. Comme ils rougissent d'elle, elle rougit d'eux, elle refuse leur humiliant

secours. Elle ne se met pas aux voix, elle se passe des majorités, sans les leurrer et sans les posséder, elle les gouverne pour leur salut. Le monde subit avec rage l'ascendant d'un petit nombre de fidèles, rangés autour de la vérité qu'il maudit. Que de fois, savamment travaillé par les ferments du doute, le monde s'est soulevé contre la vérité, dans le dessein de l'écraser enfin et de l'anéantir ! Il n'a tué que des hommes. Chaque fois la vérité est sortie plus brillante de ce bain d'injures et de sang ; et le Pontife Romain, l'homme en qui la vérité ne peut défailir, élève sa voix et répare sur les ruines du monde la parole qui réparera tout.

Que dit-il alors ? Rien de nouveau. Il pardonne comme il a toujours pardonné ; il enseigne ce qu'il a toujours enseigné. Il répète ce que Pierre et Paul ont dit à César et à Rome, ce que les martyrs ont confessé dans les supplices, ce que les pères et les docteurs ont appris à toutes les nations, ce que les missionnaires portent également à la barbarie sauvage et à la barbarie civilisée : la vérité qui a été repoussée partout et toujours vaincu. Heureux ceux qui l'aident à vaincre par cette concession courageuse de sa divinité et par ce respect religieux de son intégrité ; qui ne s'ingèrent point de la restreindre, ou de l'étreindre, ou de l'embellir, pour complaire à quelques esprits malades, pour lui attirer quelques tièdes amis, peut-être (car ce passage est glissant) pour se ménager à eux-mêmes de frivoles triomphes ; mais qui, fermes dans leurs amours, et répudiant toute victoire qui n'appartiendrait pas uniquement à la vérité, croient l'honorer assez et la servir comme il faut en succombant pour elle. Ils ont raison et ce sont eux qu'elle glorifie. Du sein de la mort, ils sont encore témoins. Elle s'appuie d'âge en âge sur leurs écrits voués aux dérisions du vice et de l'ignorance, elle se pare de leurs ossements traînés aux gémonies ; leur fermeté, traitée de fanatisme et de fureur, elle est un des arcs boutants du monde.

L. V.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Un accident survenu à l'une de nos planches nous empêche de publier aujourd'hui le portrait de sir A. T. Galt.

Nous le donnerons la semaine prochaine.

* *

La superbe petite ville de Joliette a droit d'être fière du don que vient de lui offrir, à l'occasion du cinquantième de sa fondation, un de ses citoyens les plus zélés, M. Albert Gervais.

C'est un magnifique album-souvenir.

Joliette Illustré, tel est le titre de l'ouvrage. Format quarto, papier de luxe, comptant soixante-quatre pages, ornée de cent soixante-quinze photographures, cette œuvre se recommande d'elle-même au patriotisme de tous.

Prix : 30 cents pour le Canada et 35 cents pour les Etats-Unis.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Joseph M.*, Montréal.—Conditions de publication, selon votre demande : des articles qui en valent la peine, et puis, un nom responsable.

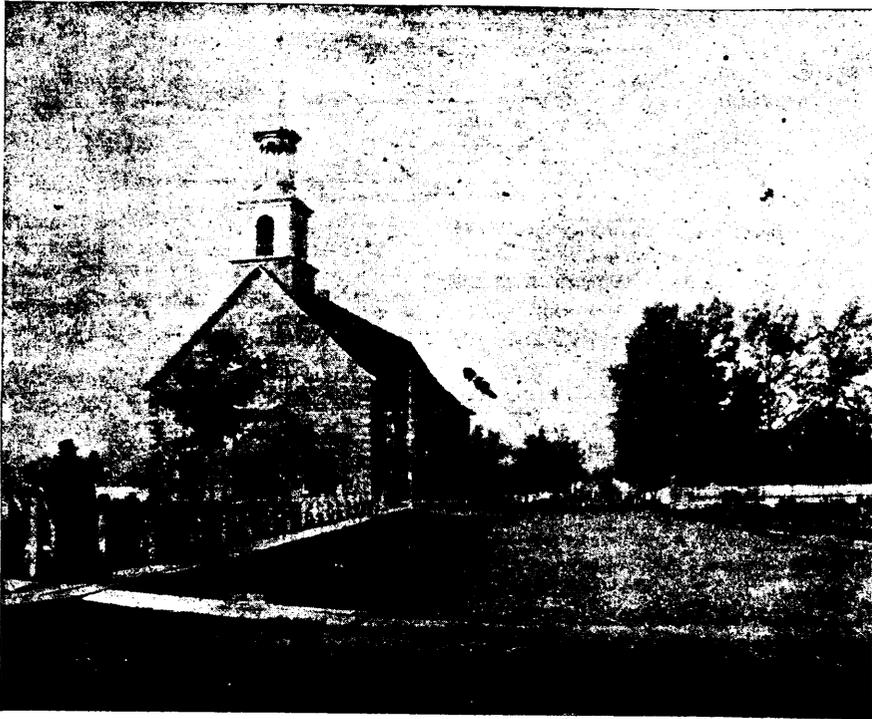
Major D., Beauharnois.—C'est un peu personnel, peut-être. Si nous avons, pour la faire passer avec, votre église ou quelqu'autre monument ?

J. St.-E.

J'aime mieux être enclume que marteau, volé que voleur, meurtri que meurtrier, et martyr que tyran.—ST-FRANÇOIS DE SALES.

Le Pater est certainement l'un des plus beaux ouvrages qui soient tombés de la plume de François Coppée, de l'Académie française. Prix : 10 cts. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

(1) Congrégation fondée à Rome par Saint-Philippe de Néri en 1550.



L'ÉGLISE DE SAINTE-JULIE DE SOMERSET

L'église de Sainte-Julie de Somerset est une construction en bois, qui mesure 110 pieds de longueur et 45 en largeur. Elle a été bâtie en 1854, par M. Pierre Larochelle, de Saint-Lazare de Bellechasse, sous la direction du Rév. Chs Trudelle, alors curé de Somerset, et aujourd'hui chapelain de l'hôpital du Sacré-Cœur, de Québec.

Le Rév. J.-O. Béland, premier curé de la paroisse, a dirigé les travaux de l'intérieur, et le Rév. J.-S. Martel a fait construire les bancs, terminer le chœur, et agrandir, puis terminer la sacristie, à laquelle le curé actuel, le Rév. P.-P. Dubé, a fait ajouter un joli oratoire.

M. D. Ouellet, architecte, de Québec, a placé dans l'église, en 1887, les jolis autels qu'on y voit aujourd'hui,

Le presbytère, entouré de beaux grands arbres, est l'ancienne chapelle de la mission.

UNE NUIT D'ÉTÉ.



Hi ! qu'elle est belle et agréable, cette nuit d'été ! Comme son aspect réjouit mon âme endolorie par les chagrins de ce combat continué qu'on appelle la vie !

Comme il fait bon respirer cette bise fraîche après une chaude et accablante journée !

J'aime à contempler cette immense voûte azurée qui s'arrondit sur nos têtes avec ces innombrables globes d'or éclairant notre solitude.

Un moment, l'astre de lumière a voilé son front souriant dans les ondes bleues et humides de l'immense océan. L'astre du soir a paru au milieu des ténèbres, éclairant faiblement ce monde en repos ; sa lumière faible est comme voilée, on dirait qu'il craint d'incommoder le laboureur prenant un repos bien mérité.

A certains moments même, craignant que sa lumière ne soit encore trop vive, elle se cache derrière un nuage courant dans le ciel sans fin.

Le grillon fait entendre son joyeux petit cri monotone, qui, avec le coassement des grenouilles, trouble seul le silence qui règne alors sur notre planète.

De temps en temps, une étoile capricieuse, emportée et aventureuse, s'élance dans l'immensité comme une énorme fusée, traçant après elle un long sillon de feu. Le poète la suit dans son voyage et la voit disparaître avec regret.

Il se demande, en la voyant disparaître, si elle n'emporte point, dans sa course vertigineuse, d'autres mondes ; son imagination féconde lui

montre d'autres êtres, d'autres hommes habitant cette étoile et qui rendent d'éternelles actions de grâces à l'Être infini qui créa toutes ces beautés et veille toujours sur elles.

L'esprit admire toutes ces grandeurs, mais plus il recherche le secret de tout ce mécanisme, plus il se perd, s'égaré dans la nuit profonde des temps.

Que tu es belle, ô nature ! Que de charmes tu révéles à l'homme contemplateur ! Que de leçons ravissantes tu donnes à celui qui t'étudie ! Tu enchantes sa vie, tu chasses ses ennuis et ses peines par la splendeur de ton aspect.

Oui, tu es belle ; tu es charmante, l'homme t'aime, te chérit, car il sait que tu as été créée pour lui, et sa reconnaissance est à son comble lorsqu'il songe que toutes tes beautés qui le ravissent en extase ne sont que le prélude de cette vie de bonheur qui lui a été promise dans le commencement des siècles.

Contemplons ce ciel sans nuages, ces étoiles si brillantes, ce silence complet, ce paysage si agréable, et songeons que tout cela n'est rien à côté de ce bonheur qui nous attend au-delà de la tombe.

Cette tombe qui nous fait horreur, devrait pourtant nous donner moins de crainte, car elle n'est que la fin de ce pèlerinage de la vie, le terme final de cette voie de larmes et le commencement de ce bonheur sans fin réservé aux élus de Dieu.

Vivons dans la souffrance pour mourir dans la joie.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1893.

MA MAISON A MOI

IDÉAL

Au milieu d'un fleuve incommensurable, aux eaux calmes et pures, avec la puissance du Lethé, sur une île ronde et immense, bordée d'une haute jetée de cristal de roche, je voudrais voir ma maison s'élever superbe, splendide, avec un seul étage et des murs de verre, d'un style composite, réunissant harmonieusement toutes les beautés de tous les styles, et soutenue par cent colonnes de verre enrichies de pierres précieuses, présentant toutes les fantaisies des ordres grecs et romains.

Sa toiture serait d'argent, ses frises de perles, ses portes de rubis et ses gonds d'or. L'intérieur, en ses vastes pièces, serait décoré de palmettes, d'arabesques, de diamants, de guirlandes de fleurs veloutées. J'y admirerais les tableaux des grands

peintres ; les meubles seraient d'ivoire, du style Louis XVI, du roi que j'aime le plus. Il n'y aurait point de tapis—je n'aime pas les tapis—mais un blanc parquet de marbre.

Une douce température se maintiendrait comme

en ces belles journées de printemps, quand dans notre cher Canada il ne fait ni trop chaud, ni trop froid. Il y aurait une verdure perpétuelle, des allées sombres de platanes, des terrasses magnifiques, des pelouses émaillées de fleurettes, des parterres où je verrais s'épanouir les splendeurs florales des Indes et du Mexique, et de l'univers entier. Des argus et des sphinx aux grandes ailes bleues, jaunes, rouges ou dorées, s'ébattraient dans l'espace au milieu de milliers d'insectes de toute sorte. Des oiseaux innombrables, depuis le tendre rossignol de mon pays jusqu'à l'oiseau à lyre d'Australie, répéteraient continuellement leurs mélodies. Une aimable colombe m'apporterait fidèlement le MONDE ILLUSTRÉ, pour ne pas me priver d'une seule des savantes et encourageantes chroniques de M. Léon Ledieu, que j'aime tant à lire !... Une brise caressante m'enverrait la fraîcheur du fleuve et le parfum des corolles. Jamais un grain de poussière ne s'élèverait dans l'air, car la poussière m'étouffe ici.

Dans un étang nageraient les poissons argentés que je pêcherais à volonté ; d'une grande forêt je reviendrais suivi de mes lévriers avec des gibiers succulents.

Il y aurait un riche verger de pommiers, de pêcheurs, de cocotiers, d'orangers, d'arbres à pain, d'où je puiserais ma nourriture.

Une légère embarcation d'écorce, aux rames d'émail, me conduirait, à plaisir, vers les bords des mortels que je convierais à des fêtes grandioses pour leur faire part de mon bonheur inconcevable.

Ce serait là un séjour plus beau que le paradis d'Adam et Eve.

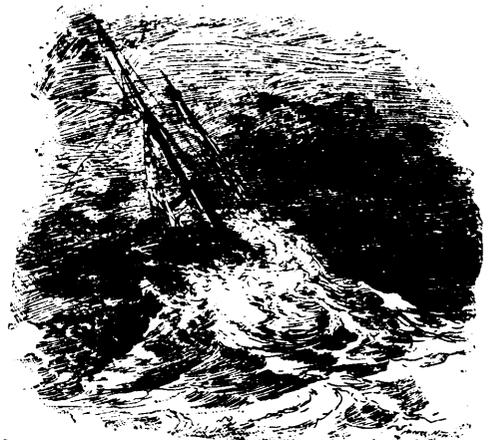
Voilà donc pourquoi je n'aurai jamais de maison, à moi, sur la terre.

Augustin Lellis.

UN CYCLONE DESTRUCTEUR

(Voir gravure)

Notre hémisphère a été visité, dimanche, le 27 août dernier, par un terrible cyclone. La côte du Sud-Atlantique a été dévastée par l'élément destructeur, qui jetait sur sa route les naufrages, la désolation, la terreur et la mort. Après son passage les communications ont été interrompues près de deux jours, après lesquels les rapports télégraphiques annoncèrent des calamités de plus en plus lamentables d'heure en heure, jusqu'à ce que l'on pût constater que quatre cents personnes avaient perdu la vie dans cette catastrophe.



Le SS. City of Savannah battu par la tempête

Les ruines s'étendent de Titusville, Floride, à Wilmington, Caroline du Nord, sur une largeur de cent cinquante milles à l'intérieur.

Le vapeur City of Savannah s'est échoué sur l'île

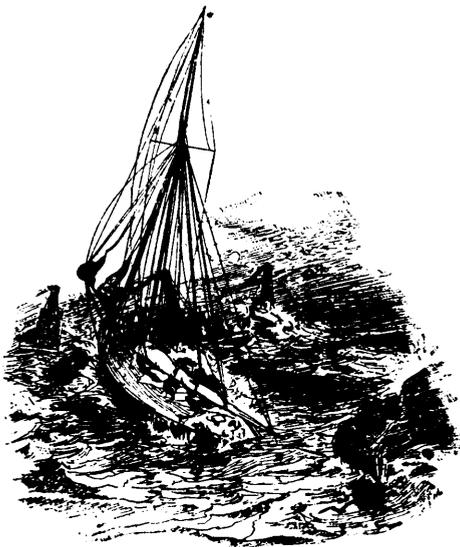
de la chasse (Hunting Island), à trente milles de la côte de Beaufort, Caroline du Nord. L'équipage et les passagers ont été sauvés.

Charleston fut isolée trois jours, inondée en même temps par la mer et la pluie. A Port Royal, les morts sont de près de cent. Des familles entières ont été englouties. On raconte que onze personnes habitant la même maison ont été englouties. Dans quelques hameaux, dont les habitants vivaient dans un état presque primitif, plus de la moitié de ces derniers ont péri.

La récolte du riz, en certains endroits, est complètement ruinée. La destruction de la propriété sur terre et sur mer est estimée à trois millions de dollars.

Plus au nord, le cyclone a laissé des ruines tout le long de la côte du Jersey, a inondé Baltimore et n'a causé que de légers dommages, comparativement, dans la baie de New-York.

De toutes les parties de la côte de l'Atlantique nous arrivent des récits émouvants de destruction et de pertes de vie. Les récoltes de coton, de riz et autres ont été très endommagées. En quelques endroits cinquante pour cent a été détruit.



A la rescousse du yacht *Vigilant* au large de New-Rochelle

Deux noirs, qui descendaient la rivière Edisto à la dérive sur le haut de leur cabane, depuis Bishoff's Place jusqu'à Jacksonboro, rapportèrent que tous les nègres de l'endroit, qui habitaient les terres basses, se sont noyés, au nombre d'à peu près une centaine, hommes, femmes et enfants. Ils disent qu'en outre toutes les résidences ont été enlevées.

Quoique le cyclone n'ait pas sévi avec autant de rigueur au Canada, on a cependant été visité par un violent orage qui a causé des dommages assez considérables à Montréal et autres régions du Dominion.

Ce cyclone avait été prédit par un individu qui nous en annonçait un autre qui devait passer du 6 au 10 septembre. Cette date est passée et le cyclone n'est pas venu.

Le dessin que nous donnons en première page et qui est dû au crayon de M. Fred. Morgan, est une belle allégorie de cette catastrophe. On voit la mort moissonner d'un seul coup de son immense faux des contrées entières, détruisant, dans sa fureur impitoyable, les hommes, les arbres, les maisons, et ne laissant que désolation où régnait, quelques instants plus tôt, le bonheur et la prospérité.

Joseph Genest

ERRATUM. — Dans la poésie intitulée : "Le poète et la fleur," onzième vers, lire :

A travers les vallons et ces riveaux sentiers.

A. M. RÉGIS ROY

Dans un article, récemment publié par le MONDE ILLUSTRÉ, vous dites avoir trouvé, dans les *Amours de Mme de Sévigné*, le virelai inachevé suivant :

Je voudrais te dire
Pour toi je respire,
Mais non,
On pourrait médire
De ce que m'inspire
Ton nom ;
En secret j'admire
Ton charmat sourire
Si bon.

Vous ignorez quelle en est l'origine : Eh bien ! vous n'avez qu'à prendre le numéro du MONDE ILLUSTRÉ, daté du 16 août 1890, et vous trouverez ce même *Virelai*, signé Emmanuel. Seulement, il n'y a que trois strophes ; quant à la quatrième, que vous avez fait paraître dans votre article, elle m'a fort surpris et beaucoup amusé, car je n'en suis pas l'auteur.

EMMANUEL.

LA FEMME

Les femmes, quand il s'agit des femmes, jugent de la beauté qui se prouve ; les hommes seuls peuvent reconnaître celle qui s'éprouve.

Et cette dernière c'est la vraie ; en tous pays, en tous temps, elle exerce sa douce et irrésistible tyrannie.

Par suite de quoi il arrive que les femmes passent une partie de leur vie à s'étonner et à se scandaliser des passions qu'excitent certaines femmes qui n'ont pas une beauté conforme au programme arrêté entre elles. "Comment, disent-elles, ont dit que M... s'est brûlé la cervelle pour Mme... et cependant elle n'a pas un aussi joli nez que le mien, pour lequel personne n'est jamais mort. Les hommes sont bien aveugles !"

* *

Lorsque naît un enfant du sexe masculin, il a tiré son numéro en naissant, c'est-à-dire que les conditions de sa famille et de son organisation seront la cause de sa situation dans la vie.

Mais une femme, si elle a tiré un mauvais numéro en naissant, a droit à une seconde expérience. — Elle tire un second numéro en se mariant. — Elle devient, par le mariage, un autre individu qui ne garde pas même son nom. Une femme est née avec toutes les mauvaises chances sociales, sa famille est pauvre et humble, eh bien ! il suffit que certain jour, à certaine heure, elle passe dans certaine rue, pour que son sort change entièrement. Un homme l'a vue, qui en devient amoureux et l'épouse. Ce que cet homme a reçu du hasard de la naissance, ce qu'il a acquis au prix des efforts de toute une vie, fortune, rang, considération et gloire, tout cela est à elle en un instant, et, pour cela, il suffit qu'elle soit belle, il suffit qu'elle soit agréable, il suffit qu'elle plaise, il suffit qu'elle soit femme.

Je pourrais, comme d'autres, faire ici une longue énumération des avantages et des pouvoirs de la beauté, mais je n'en citerai qu'un : c'est que la beauté fascine les hommes à tel point, qu'elle les jetait autrefois dans le mariage, c'est-à-dire qu'ils donnaient toute leur vie en échange d'un moment.

Mais on a, aujourd'hui, réfléchi à ce sujet, et il n'y a guère d'hommes qui se marient maintenant par amour. Presque tous, non seulement ne veulent pas donner d'appoint dans le contrat qui lie l'homme et la femme, mais bien plus, cet appoint, ce retour qu'ils ajoutaient autrefois à l'échange des personnes, ils l'exigent aujourd'hui, et les pauvres filles courent grand risque de garder ce titre honoraire toute leur vie, quelque belles qu'elles soient, si elles n'ont pas des parents assez riches pour payer convenablement un monsieur qui se chargera de le leur faire perdre, à prix débattu. C'est aujourd'hui un accident, une sorte de pro-

dige quand un homme épouse une femme uniquement parce qu'elle est belle. La beauté, — dans notre temps d'intérêts mercenaires, — a singulièrement baissé de valeur. Autrefois, le mariage n'était une affaire que pour les femmes, affaire qui les dispensait d'en faire jamais d'autres. Les hommes alors ne faisaient toutes les autres affaires que pour devenir eux-mêmes une bonne affaire pour les femmes. Mais aujourd'hui l'homme est en hausse ; n'en a pas qui veut, le sexe laid est à l'enchère, et le beau sexe doit y mettre le prix ou s'en passer.

ALPHONSE KARR.

CLASSIQUES ET ROMANTIQUES

Tout en admirant les immortels chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, j'aime de toutes mes forces cette école romantique qui a fait éprouver à mon âme les jouissances les plus douces et les plus pures qu'elle ait jamais senties. Et encore aujourd'hui, lorsque la mélancolie enveloppe mon âme comme un manteau de plomb la lecture d'une méditation de Lamartine ou d'une nuit d'Alfred de Musset me donne plus de calme et de sérénité que je ne saurais en trouver dans toutes les tragédies de Corneille et de Racine. Lamartine et Musset sont des hommes de mon temps. Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore dans mon âme, parce que moi, chétif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves et j'ai ouvert mon cœur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume des mêmes regrets. Quel lien peut-il y avoir entre moi et les héros des tragédies ? En quoi la destinée de ces rois, de ces reines peut-elle m'intéresser ? Le style du poète est splendide, il flatte mon oreille et enchante mon esprit ; mais les idées de ces hommes d'un autre temps ne disent rien ni à mon âme, ni à mon cœur.

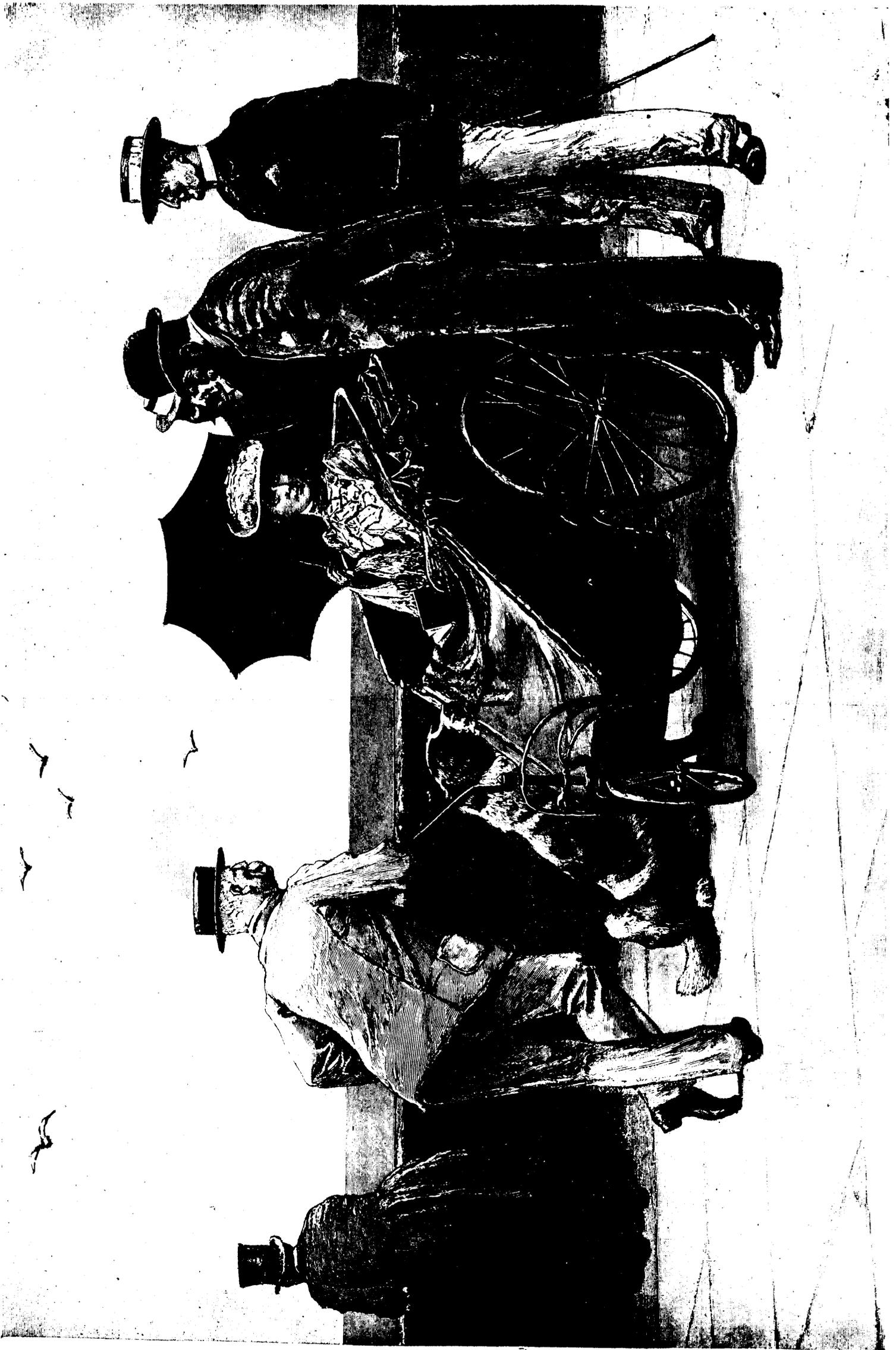
Le romantisme n'est après tout que le fils légitime des classiques ; seulement les idées et les mœurs n'étant plus au XIXe siècle ce qu'elles étaient au XVIIe, l'école romantique a dû nécessairement adopter une forme plus en harmonie avec les aspirations modernes, et les éléments de cette forme nouvelle, c'est au XVIIe siècle qu'elle est allée les demander. Le classique, si je puis m'exprimer ainsi, c'est le grand-père, que l'on vénère, parce qu'il est le père de notre père, mais qui ne peut prétendre à cette tendresse profonde que l'on réserve pour celui qui aida notre mère à guider nos premiers pas dans le chemin de la vie.

OCTAVE CREMAZIE.

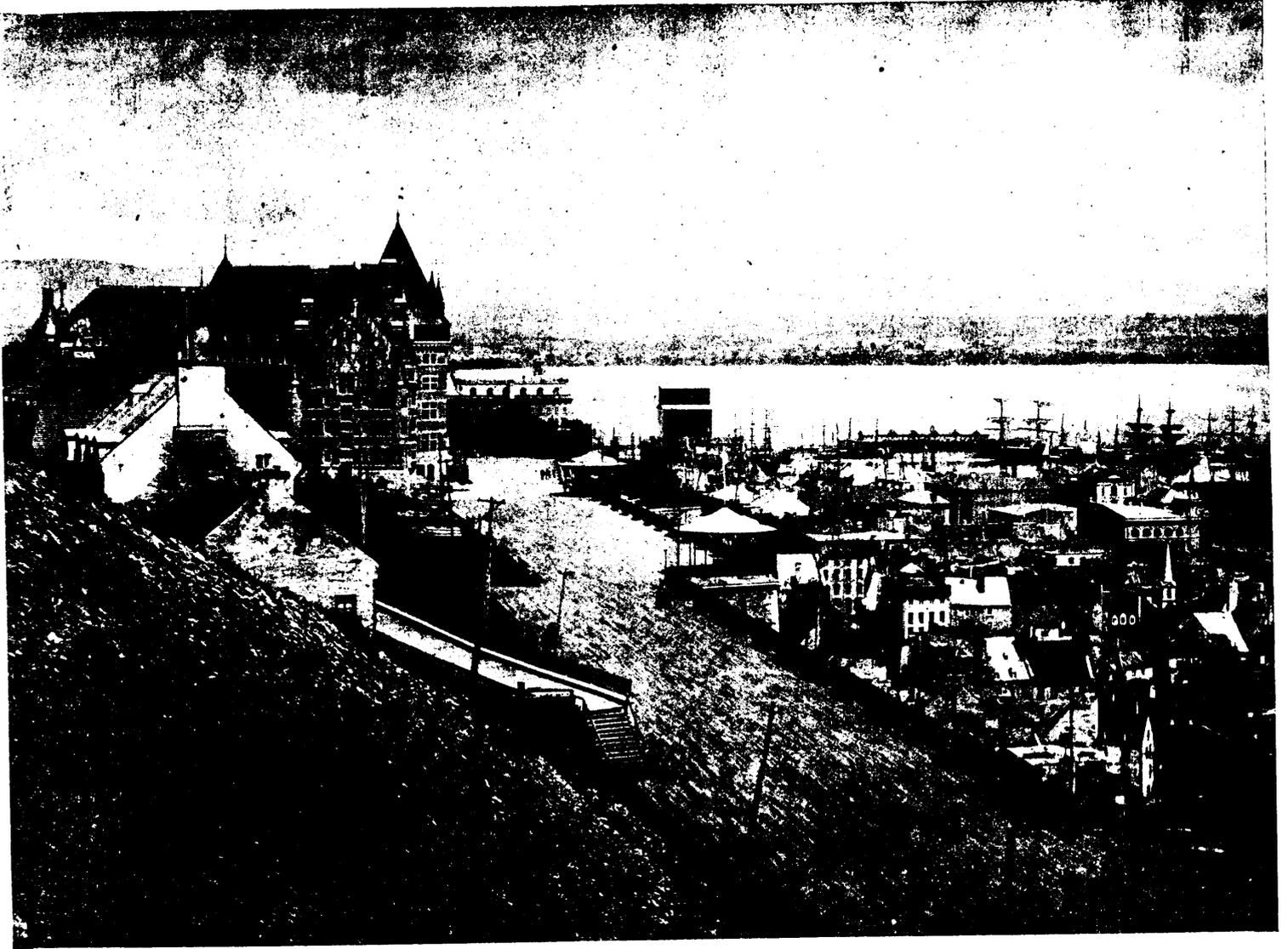
PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal. — Dame Jean-Louis Duval, 17, rue Claude ; Dlle Reine Vézina, 157, rue des Allemands ; Henri St-Onge, 11, rue de l'École ; Dame B. Vincent, 349, rue Hypolite ; Dame L. J. Gladu, 299, avenue Duluth ; Dame Joseph Beauchamp, 288, rue Plessis ; Chs N. Barry, 1721, rue Ste-Catherine ; Rodie Lépine, 271 rue Fulum ; Ferdinand Thérien, 198b, rue Visitation ; Dame George N. Bélanger, 360a, rue St-Hypolite ; J. A. Brassard, 259, rue St-Hubert ; J. A. Pellerin, 987, rue Notre-Dame ; Dame H. Saint-Julien, 14, rue Fulford.
- Québec. — A. Clouthier, 160, rue du Pont, St-Roch ; Alphonse Brunet, 53, rue St-Olivier ; Alfred Bouchard, 110, rue Desprairies, St-Roch ; Dr C. R. Paquin, 147, rue St-Jean ; Aurélien Suair, 197, rue Notre-Dame des Anges ; Dame Honoré Villeneuve, 13, rue St-Olivier.
- Lévis. — Etienne Laplaine, 34, rue Fraser, Notre-Dame.
- Ste-Cunégonde. — Alphonse Beaudry, 225, rue Delisle.
- Pointe St-Charles. — Dame Louis Bissonnette, 193, rue St-Charles.
- St-Jacques de l'Achigan. — Dr J. O. Beaudry.
- Beauharnois. — E. Guimond.
- Longueuil. — Eusèbe Bordiau, chemin de Chambly.
- St-Ursule. — M. l'abbé E. Bélieu.
- Valleyfield. — Zéphirin Boyer.
- Boston, Mass. — J. J. Bergeron.
- New-York City. — Louis F. Bourdeon.
- Schuylerville, N. Y. — Dame A. Riché.



"LA MALADE IMAGINAIRE" — TABLEAU DE M. J. C. DOLLMAN



QUÉBEC.—VUE DE LA TERRASSE DUFFERIN ET DU NOUVEL HOTEL DU C.P.R.



SAINT-HYACINTHE.—" MAISON BLANCHE " OU SŒUR CAQUETTE FONDA LA COMMUNAUTÉ DU FRÉCIEUX SANG —Photo, J. N. Laprés

LE GOUTER DES ENFANTS

RÉCIT ET MONOLOGUE

Quel trésor pour cette famille
De fiers et loyaux travailleurs !...
Le garçon a dix ans ; la fille
Aura sept ans au mois des fleurs.

Leur mère, étant du peuple, est bonne
Et les aime, sans les gêner ;
Mais tous les jours elle leur donne
Le petit sou pour le goûter.

Se tenant tous deux par la manche,
Évitant les coins encombrés,
Ils vont vers les maisons en planche
Où l'on vend des gâteaux dorés.

Un de ces derniers jours, leur mère,
Pensive, les suivit des yeux,
Ayant au cœur quelque chimère,
Queique trouble mystérieux.

Elle les vit, tournant la tête,
Regardant bien, tendant le cou,
S'approcher de la maisonnette
Sans dépenser leur petit sou.

— "La chose n'est pas naturelle...
Quoi ! l'on boude aux goûters sucrés ?
Je saurai tout, murmura-t-elle,
Aussitôt qu'ils seront rentrés !"

Ils rentrèrent — "Que l'on s'explique,
Dit-elle, et qu'on soit diligent ;
D'où venez-vous ?" "De la boutique."
— "Qu'avez-vous fait de votre argent ?"

— "Nous avons mangé des galettes
Et tout plein de bonbons très doux."
— "C'est un mensonge que vous faites :
Allons, allons, expliquez-vous !"

Les deux enfants, la tête basse,
Dirent à leur mère en pleurant :
— "Mère, accorde-nous notre grâce !
Tu sais, le travail n'est pas grand...."

"Notre père te l'a fait lire...
Des messieurs en parlaient entre eux...
Nous faisons une tirelire
Pour les ouvriers malheureux !"

CLOVIS HUGUES.



MARIE OU LA FLEUR DES BOIS

I



Du haut des remparts de Québec, quand l'atmosphère est claire, on distingue facilement l'antique clocher de l'église de Lorette. Les riants tableaux pleins de vie et de charmes que déploie la nature orgueilleuse avec tant de magnificence, en dehors des murailles de la ville, attirent l'œil curieux et observateur de l'étranger qui, dans la belle saison, visite l'ancienne capitale et l'invitent à parcourir les riches campagnes qui l'environnent. Va-t-il à Montmorency, il y contemple avec étonnement ces chûtes majestueuses qui tombent avec force sur le roc, qui semble leur résister, mugissant au loin, et dont les colonnes d'eau vive, où se joue en mille façons la lumière du soleil, rejaillissent en bouillons pleins d'écume, et reproduisent une variété d'arcs-en-ciel plus brillants les uns que les autres. Traverse-t-il les plaines d'Abraham, des tours spacieuses, solidement construites pour la défense de la ville, en cas de siège, attestent le génie militaire et les faits glorieux qui s'y sont passés et qui sont consignés dans l'histoire ; il y remarque un fond de tristesses qui touche son cœur et lui dit que ces plaines à jamais mémorables par la victoire de

Wolfe et l'héroïsme de Montcalm, portent encore le deuil de ces braves généraux. Continue-t-il sa route jusqu'à Sainte-Foye, il admire les trésors qu'une végétation féconde et luxuriante déploie de tous côtés à ses yeux ; les prés fleuris d'où s'exhale un baume salubre qui enivre les sens ; les frais bocages si propres à la méditation, et pleins d'attraits pour l'homme mélancolique, qui cherche la solitude ; les fontaines limpides bordées de verts gazons où bondit l'agneau qui s'éloigne du bercail, et ces joyeux côteaux, couverts d'abondantes moissons arrosées des sueurs du paysan, qui se livre au travail avec cette gaieté de cœur qui tient au caractère national, heureux dans sa condition et paisible au sein de la famille.

Ces scènes ravissantes donnent à son âme de douces émotions ; il observe, il réfléchit, il médite, il aime le sol hospitalier sur lequel il marche ; cependant, quelque chose lui manque, il avoue qu'il ne peut être satisfait s'il ne va pas se mirer dans le cristal des ondes pures qui arrosent le modeste hameau de Lorette.

Là, il ne voit point le beau de l'architecture qui décore la maison du riche, dont la vie se passe dans le luxe et la grandeur, ni ces jardins de l'opulence cultivés avec art, parsemés de plantes odoriférantes où l'homme d'étude promène ses loisirs en cherchant à pénétrer les mystères de la nature, mais il y découvre les mœurs faciles du véritable sauvage représentées dans ses enfants et les vestiges de leur ancienne simplicité qu'ils conservent encore avec vénération ; tout l'y frappe, même la physionomie grotesque, et le costume bizarre du Huron, qui sort de sa cabane enfumée pour le recevoir et l'appeler affectueusement son frère ; s'y trouve-t-il un jour de fête, c'est alors qu'il peut mieux juger du caractère particulier et des usages de cette peuplade aborigène, célèbre autrefois dans les guerres du Canada, aujourd'hui presque éteinte, et que les années et les événements feront entièrement disparaître ; c'est alors aussi que Lorette, parée comme à la noce, sourit gracieusement à l'étranger qui l'honore de sa visite et fait la coquette pour plaire davantage et être admirée.

II

Parmi les nations sauvages qui habitaient les vastes forêts de l'Amérique Septentrionale, celle des Iroquois était la plus féroce. Toujours altérés de sang, ils ne connaissaient d'autre instinct que la fureur et la cruauté ; cette horde farouche et errante exerçait, sur les bords du Saint-Laurent, un affreux brigandage dont elle semblait jouir en parfaite sécurité. Les habitations lointaines étaient pillées, le laboureur paisible, occupé aux travaux de son champ, massacré, et souvent même profitant d'une nuit obscure qui leur offrait toutes les chances de succès, ces barbares jetaient la consternation et l'effroi au milieu d'un village sans défense qui devenait la proie des flammes.

Les autorités principales du pays, ne sachant comment se défaire d'un ennemi aussi dangereux, que le soldat ne pouvait atteindre en rase campagne, parce qu'il se cachait dans les bois aussitôt qu'il était poursuivi, firent tout en leur pouvoir pour s'attirer la confiance des Hurons qui avaient juré une haine implacable aux Iroquois et les engagèrent à s'établir aux environs de Québec.

Il s'en forma une bourgade chrétienne, précisément à Lorette. Parmi les guerriers qui distinguaient cette nation, se trouvait un vieux chef dont la bravoure et les dispositions loyales le faisaient regarder par le gouvernement comme un puissant auxiliaire sur lequel il pouvait compter dans les circonstances difficiles et hasardeuses. Quoique ses traits n'eussent rien de dur, son regard était décidé et son maintien fier et imposant. L'influence qu'il avait acquise sur la tribu dont il était le chef le plus audacieux et le plus redoutable était telle, que sa parole seule faisait loi dans le canton. Doux et humain en temps de paix, aussitôt que le cri de guerre se faisait entendre, il devenait aussi terrible qu'un lion furieux et rugissant qui se prépare à déchirer celui qui l'a frappé. Et ce vieux sauvage avait une fille qu'il aimait de tout son cœur, qui faisait sa joie et sa consolation. Combien de fois ne l'avait-il pas soustraite à la rage et à la brutalité de ses ennemis

qui, fondant à l'improviste sur son *wigwam*, avaient décidé de le mettre à mort lui et ce qu'il avait de plus cher. Combien de fois n'avait-il pas prolongé ses jours en la pressant contre son sein pour le réchauffer de son haleine encore brûlante, au milieu des neiges et des frimas, lorsqu'après un combat sanglant, il fuyait avec les siens à travers la forêt. Cette fille chérie, dévouée, toute entière à l'auteur de ses jours, n'avait pas oublié les soins paternels dont il avait entouré son enfance. Attentive à sa volonté, son bonheur consistait à lui plaire et à le rendre heureux, ses regards, ses caresses exprimaient les doux sentiments de la piété filiale et ses actions, fruits de l'amour et de la reconnaissance, prenaient leur source dans un cœur pur et généreux. Le christianisme qui avait été prêché aux sauvages par les missionnaires français qui s'étaient répandus dans les diverses sections du pays avait éclairé son âme d'un rayon de lumière céleste. La prière lui était agréable et tout ce qui avait rapport à la religion semblait embellir son existence. Son principal amusement, après le travail ordinaire, était de se parer de fleurs qu'elle allait cueillir sur le bord des ruisseaux ou à l'entrée des bois. Elle en avait toute la simplicité et toute la modestie, ce qui fait que ses compagnes dans leurs jeux innocents ajoutaient au nom de Marie qu'elle portait déjà celui de Fleur des Bois. Souvent elle accompagnait son père qui venait à la ville pour y recevoir des ordres de la part des officiers supérieurs. Elle y paraissait au-dessus de sa condition, tout le monde la trouvait jolie et séduisante, on admirait sa dextérité à travailler l'écorce, ses broderies en porc épic, la propreté et la décence de ses vêtements. On cherchait à s'entretenir avec elle, à gagner son affection par des témoignages d'amitié, mais la flatterie n'avait aucun empire sur sa résolution et elle revenait à la cabane sans tache et sans remords comme elle en était sortie.

III

En 1691, l'Angleterre, irritée de la défaite qu'avait essuyée, l'année précédente, devant Québec, son amiral, Guillaume Phipps qui avait promis à son gouvernement de se rendre maître de cette ville et d'y entrer victorieux, mais qui, par un revers de fortune, avait presque entièrement perdu sa flotte, tant par le canon de la forteresse que par la tempête qui l'avait surprise dans le golfe en retraquant, voulut revendiquer l'honneur de son pavillon et s'arma de nouveau contre le Canada. Il se fit de grands préparatifs à la Nouvelle York et quelques troupes d'infanterie jointes à un parti considérable d'Agniers (tribu iroquoise) devait se diriger par terre sur Montréal. Le comte de Frontenac en fut averti, et un ordre général fut expédié aux sauvages de Lorette de se rendre à Montréal. En apprenant cette nouvelle, ils y répondirent par un cri de guerre et se mirent en route. Marie suivit son père, qui brûlait de se mesurer encore une fois avec les ennemis de sa nation.

A leur arrivée, le gouverneur de la ville les incorpora à l'armée qui devait marcher à la frontière et ils traversèrent à La Prairie de la Madeleine pour en protéger le fort.

Le 11 août au matin, on entendit un grand bruit aux environs du fort, l'alarme fut donnée et les Français vinrent leurs ennemis qui se disposaient à le battre en brèche, ils l'avaient entouré et plusieurs décharges de canon se succédèrent. Les assaillants firent des efforts incroyables pour s'emparer de cette position, mais le feu des Français était si bien nourri et portait si juste que les Anglais et leur alliés furent obligés d'abandonner le terrain et de se retirer. Ce fut alors que les Hurons se mirent à leur poursuite. Le combat s'engagea de nouveau à une certaine distance du village, avec un courage un acharnement incroyables. En apercevant les Agniers, les fidèles défenseurs du drapeau français se jetèrent sur eux comme des tigres, ils firent des prodiges de valeur. La présence de leurs ennemis les plus invétérés, le souvenir de la trahison et des massacres réveillèrent en eux la haine et vengeance, on lutta corps à corps, le couteau et la *tomahawk* fesaient ruisseler le sang de tous côtés, mais les hurons en moindre nombre auraient succombé, si le sieur de Varennes, qui avait été envoyé à Chambly pour la défense de cette

place, ayant su que les Anglais avaient pris une autre direction ne fût revenu sur ses pas et ne leur eût donné du secours ; il fit ranger sa troupe en ordre de bataille, commanda un feu roulant et après une résistance assez vigoureuse, qui montrait beaucoup de résolution, les ennemis se débandèrent. Il se fit, de part et l'autre, beaucoup de prisonniers.

Ce qui alarma les Hurons, ce fut la disparition de leur vieux chef. On chercha longtemps son corps sur le champ de bataille, il ne fut point trouvé et on jugea qu'il était entre les mains des Agniers qui avaient pris la fuite. Quand les Français et leurs alliés rentrèrent dans le fort, ils étaient abattus et silencieux, ils pleuraient la perte qu'ils avaient faite. Marie, qui y était demeurée tout le temps de l'action, n'eut rien de plus pressé que de voler au devant des vainqueurs pour embrasser son père. Quelle fut sa douleur de ne pas le rencontrer ! Elle s'informa s'il avait été tué, on lui répondit que non. Elle comprit de suite qu'il avait été fait prisonnier. L'idée des souffrances auxquelles son malheureux père était exposé, la mit hors d'elle-même ; tantôt elle le voyait étendu sur un brasier ardent, demandant la mort à grands cris, tantôt attaché à un poteau, le jouet de la cruauté, car c'était la coutume des sauvages de faire endurer à leurs prisonniers toute espèce de torture. Sans parler de son projet, elle laissa le fort pour sauver son père, s'il était possible, ou bien périr avec lui. Les Agniers qui formaient l'arrière-garde de l'armée anglaise étaient presque tous blessés et se retiraient lentement. Ils campèrent à quelques lieues de La Prairie. Après une longue marche et beaucoup de fatigue, Marie aperçut leurs feux, elle se cacha dans un bois voisin pour ne pas être observée. Elle attendait un moment favorable. La nuit commençait à tomber et les Agniers qui avaient besoin de repos mirent leurs prisonniers dans le centre, et se couchèrent tranquillement. Bientôt le sommeil les surprit et Marie se glissa au milieu d'eux avec un courage et une présence d'esprit qui caractérisaient une grande âme. Elle examina chaque prisonnier en particulier et reconnut son père. C'était le plus beau moment de sa vie, le moment de la délivrance de l'auteur de ses jours. Sans perdre un instant, elle coupa les liens qui le tenaient attaché, lui mit la main sur la bouche pour lui imposer silence et le conduisit hors du camp sans réveiller les gardes.

Il serait difficile de décrire les sentiments qui agiterent le vieillard et sa fille ; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et des larmes de reconnaissance, de joie et de bonheur mouillèrent leurs yeux.

Le lendemain, Marie eut la gloire de présenter son père au commandant du fort ; tout le monde était étonné et saisi d'admiration ; il se fit de grandes réjouissances à La Prairie et le village fut illuminé.

Le comte de Frontenac, qui était gouverneur général du pays, en apprenant cet acte de dévouement et de piété filiale, fit demander la jeune héroïne et la combla de présents et de faveurs. Les Hurons la ramenèrent en triomphe à Lorette.

Bien souvent, quand l'étranger visite ce hameau sauvage, on lui demande s'il veut entendre l'histoire de la Fleur des Bois, dont la mémoire y est encore en vénération.

CHS L....

LE SERPENT A SONNETTES

Il nous arrive, de l'autre côté de l'Atlantique, dit un confrère parisien, cette curieuse et terrifiante histoire de serpent que l'imagination la plus féconde, fût-elle celle d'un yankee, aurait peine à inventer.

C'était le soir, un peu après la chute du soleil ; nous étions quatre de notre caravane de chercheurs d'or campés, pour y passer la nuit, sur le bord de la rivière Gunnison, dans l'ouest du Colorado ; la journée avait été mauvaise ; fatigués par la marche, découragés de n'avoir vu étinceler sous les coups de pic que de trop rares pépites, nous nous étions étendus autour du feu de campement, fumant pour endormir l'ennui et écoutant les histoires

que chacun de nous, comme au corps de garde, racontait à son tour.

Soudain, un cliquetis que nous reconnûmes aussitôt, retentit tout près de nous, réveillant nos nerfs endormis, forçant nos muscles à se tendre.

— Un serpent à sonnettes ! cria Jefferies en sautant sur ses pieds. Gare.

Nous nous redressâmes tous rapidement, inquiets plutôt qu'effrayés, fouillant des yeux l'herbe sur laquelle le reptile rampait invisible.

Seul, Bolton-Lemaître n'avait pas bougé : il demeurait immobile, les mains nouées sous la tête, les coudes écartés. Ses dents avaient lâché sa pipe qui était tombée sur sa poitrine. Nous allions répéter l'avertissement de Jefferies que, pouvions-nous penser, il n'avait pas entendu. Mais sa voix devança la nôtre :

— Chut ! murmura-t-il ; pour l'amour de Dieu, ne bougez pas ! Le serpent entre dans ma chemise !

Un frisson d'horreur nous secoua, mais nous savions ce que voulait dire la prière de Bolton-Lemaître : chacun demeura figé, les yeux attachés sur notre camarade ; mais il semblait que rien en lui ni sur lui ne bougeât : impossible d'apercevoir la hideuse bête dont les crocs mortels à l'instant même peut-être se plantaient dans sa chair. La flamme de notre feu éclairait paisiblement cette terrible scène, et jetait des ombres fantastiques autour de nous ; au loin, un hibou sifflait son lugubre hululement....

Cependant pas un muscle du corps de Bolton-Lemaître ne tressaillait ; il semblait que la respiration et la vie fussent en lui suspendues, mais sur sa poitrine nous percevions enfin distinctement une lente ondulation des râlements ; c'était le serpent qui rampait le long du corps. Que faire ? rien ! Toute tentative pour sauver notre ami, un geste, un simple cri de l'un de nous eût été le signal certain de la mort de Bolton-Lemaître.

Bientôt, nous vîmes que le venimeux reptile faisait un effort juste au milieu de la poitrine ; il souleva la chemise, qui s'entr'ouvrit, et par son entrebâillement, sa hideuse tête émergea ; elle se dressa, s'allongea au-dessus de la figure de Bolton-Lemaître qui demeurait toujours immobile comme un marbre ; peu à peu elle commença à se balancer, tandis que la langue fourchue, vibrante et que les yeux du monstre étincelaient, dardés sur le visage de Bolton-Lemaître.

Celui-ci restait toujours, inerte, livide comme un cadavre : le plus faible tressaillement lui eût coûté la vie et il en avait conscience !

Jim Nevam, le meilleur tireur de nous tous, avait très doucement sorti son revolver, il l'arma, en appuyant le doigt sur la gâchette afin d'étouffer les craquements de la batterie : la tête du serpent était suspendue à six pouces des yeux de Bolton-Lemaître.

— Faut-il tirer, Dove ? demanda doucement Nevam.

— Tire, murmura Bolton-Lemaître

Le revolver était armé. Nevam se leva très lentement, comme s'il eût voulu rendre son mouvement imperceptible ; nous autres, nous ne respirions plus.

Brusquement l'éclair jaillit dans l'ombre qui s'épaississait rapidement, la détonation retentit, et la balle trancha net la tête du serpent à sonnettes.

Dove Bolton-Lemaître, prompt comme la foudre, bondit sur ses pieds, et arracha de sa poitrine le reptile décapité qu'il lança, d'un geste fébrile, dans le feu. Puis il tomba presque évanoui, le visage inondé de grosses gouttes de sueur ; mais il avait montré pendant cette effroyable scène un courage flegmatique admirable.

EDGAR TROIMAU.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Pâte économique pour blanchir les mains :

Faites bien cuire des pommes de terres, les plus blanches et les plus farineuses que vous pourrez trouver ; pelez-les, écrasez-les bien et délayez-les avec un peu de lait.

La pâte d'amande n'est pas meilleure.

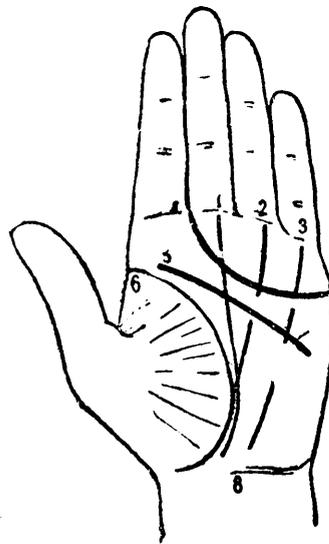
Vous pouvez ajouter à la pâte quelques gouttes d'essence.

VARIÉTÉS AMUSANTES

LES ARTS DIVINATOIRES

Les lignes de la main.—La personne qui regarde pour la première fois les nombreuses lignes qui parcourent la paume de la main, se demande comment on peut se reconnaître en un tel fouillis. Il n'y a rien cependant de plus facile. Laissons là les procédés indiqués dans les livres, l'M plus ou moins marqué et tous ces détails ennemis de la clarté. Rappelez-vous simplement que vous avez cinq doigts, et qu'une ligne, plus ou moins bien indiquée, part de chacun de ces doigts, et vous voilà déjà chiromancien émérite.

Ouvrez votre main gauche, posez-la sur une table, la paume en haut, et suivez sur le dessin ci joint.



Du médium, part une grande ligne qui traverse verticalement toute la main : c'est la ligne de fatalité, la *Saturnienne* (1), celle qui vous indiquera les changements survenus dans le cours de votre existence. De l'annulaire part (chez les personnes douées pour l'art) une autre ligne verticale souvent réduite à un petit trait (2). De l'auriculaire part la *ligne d'Hermès* ou de l'In-

tuition (3) chez les personnes impressionnables. Toutes ces lignes sont verticales.

Mais revenons à l'index et remarquons la belle ligne, horizontale presque, qui aboutit à ce doigt. C'est la *ligne du Cœur* (4), sur laquelle nous verrons vos chagrins d'amour, mesdames, et vos infidélités, messieurs.

Au-dessous de cette ligne de cœur et, horizontale aussi, nous verrons la ligne de la volonté, la *ligne de Tête* (5). C'est elle qui nous montrera comment les sentiments issus du cœur sont détruits par les froids raisonnements.

Enfin, tout autour du pouce, la fameuse *ligne de Vie* (6) qui donne quelques indications sur la santé, mais jamais sur la durée de l'existence, ce qui serait trop commode pour les compagnies d'assurance.

En résumé, trois lignes verticales : *Saturnienne* (1), d'*Apollon* (2), et d'*Hermès* (3), c'est-à-dire de fatalité, d'art et de science. Trois lignes horizontales, de *Cœur* (4), de *Tête* (5) et de *Vie* (6) ou mieux de santé.

Voilà toute la science des bohémiens. Apprenons maintenant à lire ces hiéroglyphes.—PAPUS.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Confiture de pêches.—Prenez des pêches peu mûres, pelez-les, ôtez les noyaux ; coupez les pêches en deux ou quatre ; mettez dans une bassine autant de livres de sucre que vous avez de livres de fruits et un demi-verre d'eau par livre de sucre ; faites bouillir et écumez bien ; faites cuire les pêches dans ce sirop environ une demi-heure ; retirez-les et placez-les dans des pots ; faites réduire le sirop jusqu'à ce qu'il soit bien épais ; ajoutez-y un peu de kirsch et versez-le sur les pêches.

Confiture de raisins.—Prenez de beau raisin bien mûr. Otez, au moyen d'un cure-dent, les pépins de chaque grain ; mettez dans une bassine un poids de sucre égal à celui des grains de raisin, avec un demi-verre d'eau par livre de sucre ; faites bouillir à grand feu ; écumez lorsque ce sirop est bien épais, qu'il monte en grosses bulles et est sur le point de se colorer ; jetez-y les raisins préparés comme nous avons dit. Faites jeter deux ou trois bouillons ; mettez les grains de raisin dans des pots ; faites réduire un peu le sirop et versez sur les raisins.

NOTES & FAITS



Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

L'âge le plus charmant de la femme est, à mon avis, celui où elle aime et où elle est aimée.—
LOUIS VAULTIER.

* * * *

Histoire des mots et locutions

Notre mot *galerie* vient du vieux verbe *galer*, se divertir—qui d'ailleurs est encore d'usage dans plusieurs dialectes du centre de la France. On appela ainsi les galeries, parce qu'à l'origine elles étaient surtout destinées aux promenades et divertissements.

* * * *

Règle de conduite

Si vous êtes condamnés, dit le cardinal Pie, à voir le triomphe du mal, ne l'acclamez jamais. Ne dites jamais au mal : "Tu es le bien." Ne dites pas à la décadence : "Tu es le progrès." Ne dites pas à la nuit : "Tu es la lumière." Ne dites pas à la mort : "Tu es la vie." Sanctifiez-vous, au contraire, dans le temps où Dieu vous a placés ; gémissiez des maux et des désordres que Dieu tolère pour un moment ; opposez-y l'énergie de vos cœurs et de vos efforts ; maintenez toute votre vie pure des erreurs, libre des entraînements mauvais.

* * * *

Un piano électrique

Un facteur anglais vient de faire breveter un piano électro-galvanique d'un genre tout spécial. En effet, il s'agit d'un appareil capable d'influencer non pas le mécanisme ou le son du piano mais bien le jeu de l'exécutant, les doigts de celui-ci étant mis en communication directe avec une batterie électrique placée à l'intérieur du piano et reliée aux touches à l'aide de fils métalliques. L'invention, qui est d'ordre tout hygiénique, a simplement pour but de diminuer la fatigue des muscles et de combattre la crampe. Les essais qui viennent d'être faits à Londres sur ce nouvel instrument, ont donné, paraît-il d'excellents résultats.

* * * *

L'électrocution

Décidément, les Américains ont eu une fâcheuse idée, dit le *Cosmos*, le jour où ils ont imaginé d'employer l'électricité pour les exécutions capitales, et les électriciens n'ont pas été heureux dans le choix du mode opératoire. Toutes les fois que le bourreau est appelé à appliquer le système à une victime il se produit des incidents d'un caractère odieux, et l'on en est réduit à éloigner tous les témoins pour qu'ils ne soient pas révélés au public. Le bruit en transpire cependant. Dans une récente exécution à la prison d'Auburn, à New York, les appareils se sont détraqués après un premier choc insuffisant pour entraîner la mort. Afin d'achever l'œuvre de justice, on a dû relier les conducteurs de la prison à ceux qui distribuent dans la ville l'électricité pour l'éclairage. Cela n'a pu se faire en un instant, et, pour éviter de nouvelles angoisses au condamné, souffrant horriblement, les médecins présents lui ont fait des piqûres de morphine jusqu'à suspendre chez lui tout sentiment.

* * * *

Spéculation funèbre

Napoléon, mort le 5 mai 1821, fut enterré quatre jours plus tard. Il avait lui-même, dit-on, marqué le lieu de sa sépulture, dans un petit vallon retiré, appelé Vallée de Slane, où était une source d'une eau excellente, dont il faisait régulièrement usage. Il allait souvent là se reposer sous de beaux saules pleureurs qui entouraient la source.

Ce vallon appartenait à un M. Torbet, qui, instruit du désir de l'illustre captif, l'offrit avec grand empressement pour cette sépulture, espérant, *in petto*, de se faire, chaque année, un assez beau revenu au moyen d'un péage imposé à la curiosité des nombreux visiteurs. Les autorités de l'île ayant voulu faire cesser ce monopole qui les compromettait M. Torbet demanda que le corps fût exhumé et porté ailleurs.

Après bien des débats à ce sujet, le gouvernement anglais fit cesser ce scandale, en décidant qu'il serait payé une somme de 500 livres (12.000 francs) à M. Torbet pour qu'il conservât les restes de Napoléon dans son champ. Et depuis la visite fut libre et gratuite.

* * * *

Les indemnités parlementaires

Belgique.—Quatre cent vingt-cinq francs (\$82.-50) par mois pendant les sessions aux membres domiciliés en dehors de Bruxelles. Ni parcours gratuit sur les chemins de fer, ni frais de voyage.

Bulgarie.—Quatre piastres par jour pendant les sessions et \$3 00 seulement pour les membres qui habitent la ville où siège le parlement ; 12c par mille pour frais de voyage ou prix de la première classe pour les trajets pouvant se faire en chemin de fer ou en bateau à vapeur.

Canada.—Parlement Fédéral, \$1000 par session ; parlements locaux, Québec et Ontario \$800 par session ; Nouvelle-Ecosse, \$500 ; Ile du Prince-Edouard \$500 ; Manitoba, \$200 ; Colombie Anglaise, \$200. L'indemnité est suspendue pendant les jours d'absence. Frais de voyage, valises et franchise postale.

Danemark.—Une piastre et demie par jour pendant les sessions et remboursement des frais de voyage ; entrées gratuites au théâtre royal.

Egypte.—90 livres égyptiennes (\$440 00 environ) aux députés du Caire pour frais de voiture ; 250 livres (\$1,200) et frais de voyage aux députés des provinces.

Espagne.—Aucune indemnité.

* * * *

Mme de Pompadour



Cette femme, dont le passage en France a été funeste, doit aujourd'hui savoir que son nom est maudit par les Canadiens patriotes ; car cette infâme fut indubitablement la cause indirecte de l'abandon du Canada par la France. Il est probable, toutefois, qu'elle n'en concevait pas le résultat. C'est le propre des favorites royales de jouer avec les intérêts vitaux d'un peuple sans s'apercevoir que ce sont choses fragiles comme verre. Elle régna sur Louis XV pendant qu'il régnait sur la France. Née en 1721, elle mourut en 1764.

* * * *

Légende arabe

Un chef arabe avait un fils, lequel était toute sa joie et son orgueil. Ce fils avait conçu pour les échecs une passion extrême ; à peine songeait-il à un léger repos et quelques heures de sommeil ; il

ne parlait et ne rêvait que des échecs, l'unique occupation de ses longues journées. Le père, voyant avec peine cette conduite peu digne de son fils chéri, lui faisait des reproches, mais chaque fois l'enfant répondait :

—O mon père, le jeu d'échecs est un remède à tous les maux de la terre, si j'en excepte la maladie et la mort.

Convaincu de l'inutilité de ses remontrances, le vieux chef changea de tactique. Il manda un jour son fils auprès de lui, et lui confia un message important et un sac rempli d'or pour le chef d'une tribu voisine. Le fils partit aussitôt. Le père mit à sa poursuite une troupe d'Arabes déguisés, avec ordre de le dévaliser et de le ramener à sa tente attaché sur son cheval.

Mais Allah, le tout puissant et le miséricordieux, veillait sur le jeune homme. Regardant tout à coup en arrière, il vit venir des cavaliers montés sur des coursiers rapides comme les vents du désert ; sans perdre son sang-froid un seul instant, il les tira adroitement dans un passage étroit et difficile, et là, s'aidant de son cheval, il réussit à prendre pied sur des rochers escarpés et regagna sain et sauf la tente paternelle.

—Eh ! bien, mon fils, lui demanda le chef arabe, expliquez moi comment les échecs ont pu vous être de quelque secours dans une position aussi critique ?

—En vérité, mon père c'est aux échecs que je dois réellement mon salut ; me souvenant du sage précepte qui recommande de livrer une pièce pour éviter le mat, je n'ai pas hésité à sacrifier mon cheval ; ce sacrifice vous a conservé votre enfant et votre trésor.

* * * *

Pot de pensées

Dans le pays des aveugles, les borgnes sont rois. Dans celui des sourds-muets, c'est évidemment le silence qui règne.

On annonce la mort de l'homme le plus lourd de France. Il avait beau peser cent cinquante kilos, la maladie l'a enlevé tout de même.

Il vaut tout de même encore mieux avoir la bosse de la propriété que la propriété d'une bosse.

Les Américains parlent beaucoup de Lafayette, mais encore davantage du nez.

Proverbe allemand :

Les médecins purgent le corps.

Les théologiens la conscience.

Et les gens de loi, la bourse.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Le docteur Z... a le mot pour rire. Il causait dans la rue avec un client Passe un corbillard. Le client le regarde. Le docteur, alors, en ricanant :
—Hein ! quelle fortune feraient les médecins s'ils touchaient des droits d'auteur !

* *

Grand-Papa, qui aime beaucoup son petit Jean, le fait sauter sur ses genoux.

—Hop là ! hop là ! hop là ! là !... Cela t'amuse-t-il, mon petit Jean ?

—Oui, grand père, mais... pas tant que sur un vrai âne !

* *

Définitions :

—L'homme est un être pensant.

—Parfait ! Et la femme ?

—Un être... dépensant.

* *

Les mémoires du bourreau :
Quelqu'un disait à M. Deibler :
Pourquoi n'écrivez-vous pas vos "mémoires ?"
Samson a publié les siens.

—Certainement : ce ne sont pas les idées qui me manquent.

—Qu'est-ce qui vous embarrasse, alors ?

—Ce sont les procédés d'exécution.

CHOSSES ET AUTRES

—La récolte du blé-d'inde au Kansas, cette année, est estimée 200 millions de boisseaux.

—Un cultivateur canadien-français de Lavaltrie, Québec, vient de faire baptiser son vingt-septième enfant.

—L'Atlantique a été, la première fois, traversé par un steamer, en 1818. On compte actuellement 70 lignes de steamers.

—Le premier cheval fut amené sur ce continent en l'année 1518. Aujourd'hui, aux États-Unis seulement, il y a 14,056,750, estimés à \$941,000,000.

—La plus belle paire de chaussures qui ait jamais existé est la paire que portait sir Walter Raleigh dans les grandes occasions, à la cour du roi. Ces bottines étaient en cuir de buffle, constellées de pierres précieuses, évaluées à \$35,000.

—L'électrotypie a été pratiquée pour la première fois, en 1837. L'invention a été considérée, à cette époque, comme le triomphe de la chimie et de l'art mécanique. Aujourd'hui, il n'y a pas un établissement d'imprimerie où l'électrotypie ne soit pratiquée.

—Alexandre Graham Bell, l'inventeur du téléphone de ce nom, affirme qu'avant dix ans il sera inventé quelque machine à voler assez perfectionnée pour permettre à l'homme de circuler dans les airs à peu près comme un oiseau.

—Chicago possède 1,300,000 habitants ainsi répartis : 414,000 Américains ; 400,000 Allemands, 230,000 Irlandais ; 60,000 Bohèmes ; 50,000 Suédois ; 45,000 Norwégiens ; 35,000 Anglais ; 54,000 Polonais, 12,000 Français et Canadiens.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les États-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

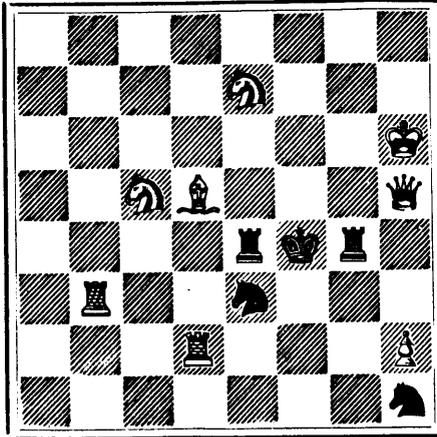
CHARADE

L'avare chérit l'un, la coquette chérit l'autre. Le tout approche-t-il, on dit sa patenôtre.

No 124—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Robt. H. Seymour, Holyoke, Mass.

Noirs—5 pièces



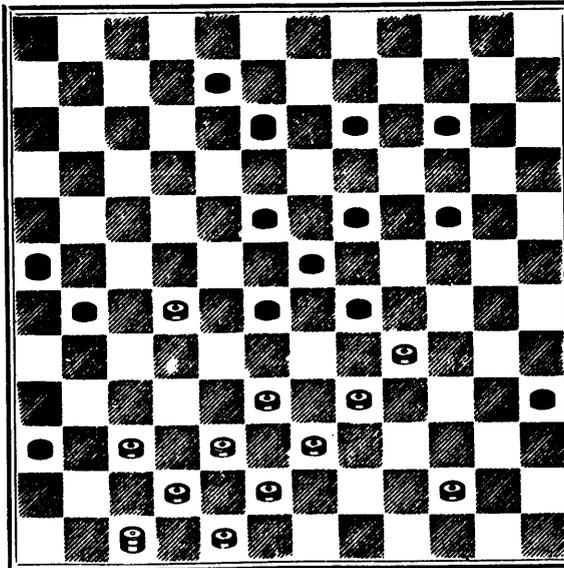
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 118 —PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal

Noirs—14 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 117

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
20	13	2	19
32	26	19	43
26	20	43	15
14	9	15	2
20	13	2	19
38	32	19	71
62	56	27	38
57	51	71	45
50	6	67	12
6	4 gagnent.		

Solutions justes par MM. J. B. Guy, Montréal ; J. B. Deaulauriers, St-Henri.

Solution de l'énigme : Boisson.

Solutions justes : Frenière, St-Jean ; D. Lupien, Sorel ; Mme E. Bélanger, Oliva Brochu, L. U. Renaud, Québec ; Mlle C. St-Charles, Mlle Emma Drouin, Montréal ; Cocardasse et Passepoil, St Joseph.

Solution du problème d'Échecs No 124

Blancs Noirs
1 F 3 F D 1 ?
Mat selon le coup des Noirs. 7 variantes.

ANNONCE DE JohnMurphy & Cie

12,000 VERGES

RUBAN

VELOURS

Justement reçus, pour être vendus aux prix suivant :

3/4	de pouce	5c	la verges
1	"	7c	"
1 1/4	"	10c	"
1 1/2	"	12c	"

Ces Velours peuvent être obtenus EN

150 nuances différentes

5,000 VERGES

De Braids nouveaux pour garnitures. La plus haute nouveauté sur le marché européen.

— VOYEZ-LES —

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2122

Federal Tel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT



LES MEDECINS IMPUISSANTS A LE GUERIR. 2
SNDAMSVILLE, HAMILTON CO., ONT., juin 1889.
Depuis huit mois je souffrais de débilité nerveuse et les médecins étaient impuissants à me guérir. J'achetai une bouteille de Tonique Nerveux du Père Koenig, et je me suis complètement guéri en le prenant.
W. HUENNEFELD.

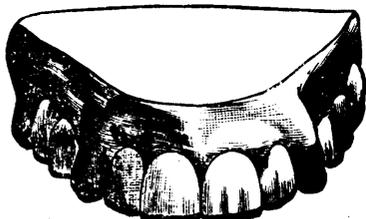
ROBUSTE ET PLEIN DE SANTE.
RUTLAND, VT., nov. 1888.

M. O. F. Commings écrit à la date ci-dessus : On attira mon attention, au dernier jour de l'an, sur le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon enfant, depuis l'âge de 11 mois, tombait en convulsions. Plusieurs médecins avaient été consultés, mais sans aucun résultat. Le pauvre petit avait la figure toute contractée et faisait pitié à voir, mais dès qu'il prit votre Tonique, il changea pour le mieux. Aujourd'hui il est guéri, robuste et plein de santé.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
„KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saun lers & Co, London Oat.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre lent le scalp en bon état; empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.
HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
129 rue St-Laurent.

A. LEFRED
(Gradué de Laval et de McGill)
INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec; Succursales : Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN
24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.
\$4.00 PAR AN
Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.
Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au Monde Illustré.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie.
N. B.—Ordres de la campagne remplis avec soin.
Une visite est sollicitée.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Lorsque toute autre nourriture est rejetée le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Peut-être pris, digéré et absorbé.

C'est la meilleure nourriture pour les malades et convalescents.

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. ROUFF & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOEUR, Agent du dept français. **PIERRE DUPONT,** Insp. des Agences

PACIFIQUE CANADIEN

EXCURSION

BON MARCHÉ

DE MONTREAL A

Chicago et retour.....	\$18 00
Détroit “.....	15 00
Saginaw, Mich. et retour .	17.25
Bay City “.....	17.30
Grands Rapids “.....	19 15

Les 22 et 23 Septembre, les billets sont bons pour revenir jusqu'au 4 Oct.

Chais d'ortoirs pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1.50.

47 SERVICE SUBURBAIN.—(Changement d'Horaire).—Les trains quittant la station de la rue Windsor à 12 15 p. m et 5 15 p. m. entre Montréal et Vaudreuil, et arrivant à 9.45 a. m de Pointe Fortune et à 2.50 p. m. de Vaudreuil et les stations intermédiaires, seront discontinués après samedi, le 23 septen-bre.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
COIN DE LA RUE ST. FRANCOIS XAVIER.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 23 septembre 1893.

31,232

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue oufflet, Paris, France

ORGUE EOLIEN

La plus grande Merveille Musicale.
Visite et correspondance sollicitées.

Seul importateur des Pianos
Hazeltou, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominion.



Lapris Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS.
M. J. N. LAPRÉS ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.
— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES —
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON, PASTEL, ETC ETC
TELEPHONE 7283

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL TEL Bell 6517

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

Scientific American Agency for
PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.
For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.